

Cahier d'histoire

30^E ANNÉE

N^O 88

FÉVRIER 2009

Société d'histoire de Beloeil – Mont-Saint-Hilaire

Alice Blondin raconte...

VINGT ANS DE SERVICE AU MANOIR ROUVILLE-CAMPBELL

ITINÉRAIRE D'UN TEXTE ET PORTRAIT DE L'ARTISTE

MA RENCONTRE AVEC GILLES POISSON



Société d'histoire de Belœil – Mont-Saint-Hilaire

Case postale 85010, Mont-Saint-Hilaire (Québec) J3H 5W1

Courriel : info@shbmsh.org

Site internet : <http://www.shbmsh.org>

Membre de la Société d'histoire de la vallée du Richelieu, de la Table de coordination des archives privées de la Montérégie, de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec et de la Table culturelle de la Vallée-du-Richelieu.

Bureau de direction

Président : Alain Côté

Vice-président : Pierre Gadbois

Trésorier : Alain Côté

Administrateurs : Roger Cloutier,
Jean-Mathieu Nichols

Comité de rédaction

Alain Côté, directeur

Anne-Marie Charuest, correctrice

Suzanne Langlois, correctrice

La Société publie des textes d'intérêt local et régional (vallée du Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes.

Les manuscrits, remis en double exemplaire et sur support informatique, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés d'utiliser les *Instructions aux auteurs* préparées à leur intention.

©Société d'histoire de Belœil – Mont-Saint-Hilaire 2009

Tous droits de reproduction réservés.

Graphisme : Aline Beauchemin

Impression : Imprimerie Masko inc.

Dépôt légal : premier trimestre 2009, Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada. ISSN : 0225-5359

Page couverture :

Manoir Rouville-Campbell par Gilles Poisson (coll. G. Poisson)

Cahier d'histoire

Société d'histoire de Belœil – Mont-Saint-Hilaire

30^E ANNÉE

N^o 88

FÉVRIER 2009

SOMMAIRE

Alice Blondin raconte... Vingt ans de service au manoir Rouville-Campbell	3
<i>Propos recueillis par Gilles Poisson et colligés par Gisèle Guertin</i>	
Itinéraire d'un texte et portrait de l'artiste	32
<i>par Gisèle Guertin</i>	
Ma rencontre avec Gilles Poisson	35
<i>par Marcel Gagnon</i>	

Droits d'auteur et droits de reproduction
Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :
Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 1 800-717-2022
licences@copibec.qc.ca

*Les Cahiers bénéficient annuellement d'une aide financière
de la Société d'histoire de la vallée du Richelieu.*



Gilles Poisson est considéré comme l'un des peintres canadiens les plus prolifiques. (collection Nicole Poisson-Sénécal).



Alice Blondin raconte...

VINGT ANS DE SERVICE AU MANOIR ROUVILLE-CAMPBELL

Propos recueillis par le peintre Gilles Poisson

Les propos relatés dans ce *Cahier* ont été recueillis en 1980 auprès de Mlle Alice Blondin par le regretté Gilles Poisson, artiste peintre bien connu dans notre région. «L'art au bout du crayon» étant sa devise, elle s'applique tout autant à sa façon d'écrire qu'à celle de peindre les paysages tout en nuances que nous lui connaissons.

*

Je travaille depuis quelques années au centre d'hébergement Jean-de-la-Lande, à Montréal, avec des patients en phase terminale. Alice Blondin, 93 ans, est hospitalisée au quatrième étage, à l'infirmerie de l'établissement, appelée communément «le mouiroir».

Mlle Blondin souffre d'un cancer généralisé. Son état est sérieux, mais sa mémoire est phénoménale, et sa lucidité, remarquable. «Je ne souffre presque pas, me dit-elle, et je passe mes journées à lire ou écouter de la musique classique à la radio.»

Alitée en permanence, la nonagénaire est d'humeur agréable, en dépit de la perspective de sa fin prochaine. Très vite, je me lie d'amitié avec elle, et j'apprécie ses réparties vives et son sens de l'humour.

Un jour, alors que je l'assiste dans son repas du midi, elle me demande d'où je suis originaire. Je lui réponds : «mais voyons, du plus joli coin de la province : Mont-Saint-Hilaire !» Fébrile, éclat dans le regard, Mlle Blondin riposte : «je connais bien cette charmante petite ville et ses sympathiques habitants, j'y ai vécu de 1911 à 1931, c'est-à-dire, de 24 à 44 ans. Et pendant tout ce temps, je suis au service de Mabel Allan Campbell, l'épouse de Colin Campbell.»

Fort de cette confiance inespérée, je témoigne à mon tour de tout l'attachement que j'ai pour le manoir et la prie de bien vouloir me raconter tout ce dont elle se rappelle de la célèbre demeure et de ses occupants.

Durant les trois mois qui suivent, entre deux quarts de travail ou durant mes journées de congé, Alice Blondin me relate ses souvenirs. Possédant chez moi le plan de l'intérieur du manoir, je le lui apporte, et la maison revit devant elle à la vue de chacune des pièces.

*

Juin 1980

Alice Blondin naît à Montréal, en 1887.

«Mon père, un riche commerçant de Westmount, a ses bureaux sur la rue St-Pierre dans le Vieux-Montréal. Ma mère, native de Québec, est encore très jeune lorsqu'elle épouse mon père. Béatrice et Gertrude, mes deux sœurs aînées, se marient, elles aussi, très jeunes, et vont vivre à Ottawa.» Alice débute ainsi son histoire.

«Mon père, jadis grand ami du major Campbell, se rend régulièrement au manoir afin d'y retrouver Colin et son épouse Mabel. À chacune des visites, je plonge dans un monde de rêve et de fascination. Chacune des vieilles briques du manoir suscite chez moi la curiosité et le désir de scruter le passé de cet imposant édifice en bordure du Richelieu.» Alice dit se souvenir d'une pierre enchâssée dans le muret de briques qui longe la cour intérieure des écuries et qui porte l'inscription «IHS Vive Jésus et Marie, 1775».

À chaque été, invitée par Margaret et Phoebe, les filles de Mabel, la jeune montréalaise séjourne au manoir pendant quelques semaines. Promenades à cheval dans la montagne ou sur les berges de la rivière, randonnées en forêt, pique-niques dans les jardins, escalades au Pain de sucre d'où l'on aperçoit la résidence seigneuriale, parties de cache-cache dans l'immense domaine : voilà qui constitue les merveilleux étés d'Alice.

«En 1911, alors que je suis âgée de 24 ans, mon père décède subitement. Notre fortune est vite dilapidée et maman se retrouve sans le sou. Notre maison de Westmount est vendue», me confie Alice, manifestement lancée dans des confidences éprouvantes.

De toute urgence, elle doit trouver du travail. Mabel Allan Campbell lui propose alors de venir travailler au manoir de Saint-Hilaire qu'elle connaît bien. Elle serait rémunérée au mois, logée et nourrie. La jeune fille accepte et s'installe dans l'une des trois chambres du grenier. Alice m'indique sur le plan l'endroit précis où se trouve la chambre.

Elle agira comme domestique au manoir pendant vingt ans, soit jusqu'en mai 1931, alors que sa mère, gravement malade, requiert sa présence. De retour à Montréal, elle décroche un emploi dans une manufacture et y travaille jusqu'à l'âge de 68 ans.

Alice est demeurée célibataire et n'est jamais retournée au manoir de Saint-Hilaire.

Mabel Allan est alors la propriétaire du manoir et l'épouse de Colin, le benjamin des Campbell. Selon la nonagénaire, la châtelaine est une personne cultivée et de très grande distinction. Issue d'une famille fortunée — son père, sir Hugh Allan est le magnat de la navigation canadienne —, elle ne lésine en rien et s'entoure des choses les plus raffinées. Musicienne émérite, elle joue du piano et du violon. Alice se souvient des concerts, à l'étage des chambres, alors qu'elle évolue devant ses amies de Montréal.



Figure 1. (Assis) Colin Campbell et son épouse, Mabel Allan Campbell; (debout) leur fille, Phoebe Campbell. (source : Achambault, photographe, Fonds Armand Cardinal, P25 7-28,01).

Sa vie de domestique au manoir de Saint-Hilaire

Jour après jour, soit de juin à septembre 1980, j'interroge Alice sur sa vie de «servante» au manoir. Je prends des notes pour ne rien oublier. La demoiselle en vient donc plus précisément à sa tâche de domestique. Beaucoup de souvenirs, les uns atténués, les autres encore bien vivants résonnent en elle. «Les journées sont longues et épuisantes, avoue-t-elle d'emblée. Le manoir avec ses 35 pièces, ses décors fastueux et ses meubles ouvragés, requiert des soins particuliers. Les soirées musicales fréquentes accaparent le personnel».



Figure 2. Le grand salon au rez-de-chaussée. (Source : Fonds Armand Cardinal, P25 2-39,19).

Défilent alors les hôtes du temps : des personnages de marque, dont le duc de Connaught et sa fille Patricia, en 1914 ; les parents de Mabel qu'Alice trouve envahissants et fort désagréables ; des amis d'en face à qui la châtelaine offre l'hospitalité pour quelques jours, voire quelques semaines. Les frères de Colin s'amènent régulièrement, mais rarement avec femmes et enfants, ce que déplore Alice qui trouve ces derniers tout à fait adorables.

La propriétaire du manoir est très pointilleuse pour les soins qui concernent la maison. «À toutes les semaines, moi et les autres bonnes dépoussiérons meubles, tableaux et bibelots. Une fois par

mois, nous récurons armoires, vaisselle, verrerie et coutellerie. Je hais cela au plus haut point! À intervalles réguliers, sauf en hiver, nous sortons tapis et carpettes, les étendons sur la corde et les martelons afin d'en extirper la poussière. De plus, nous lavons les carreaux de toutes les grandes fenêtres du manoir.» Un léger frémissement des lèvres d'Alice trahit son émoi intérieur.

Impuissante à dissimuler un autre désenchantement, elle poursuit : «dans les années 20, le couple rapporte d'Angleterre deux magnifiques vases de style victorien, que Mabel place dans le grand salon double, au rez-de-chaussée. Une semaine plus tard, l'une des domestiques brise en l'époussetant l'un de ces vases. Madame la congédie sur-le-champ. Colin plaide en faveur de la jeune fille. Rien à faire. Elle quitte, sa petite valise à la main. Je la regarde partir en direction du village», conclut Alice, un doigt plaqué sur les lèvres comme pour atténuer la tristesse encore présente.

Aux prises avec cet autre incident malheureux, Alice relate avec émotion, une terrible querelle entre Mabel et sa fille Margaret. «Il est question d'argent ou d'un prêt, me semble-t-il. De passage au manoir pour quelques jours, la jeune femme pleure et hurle, enfermée dans une chambre. Sa mère reste imperturbable». Margaret ne remet pas les pieds au manoir avant plusieurs mois et les lettres de sa mère demeurent sans réponse.

«Souvent, reprend Alice, on sollicite mon aide à la cuisine. Une grosse cuisinière, dont j'oublie les nom et prénom, ne me parle qu'en anglais. Cette dame vocifère contre les patrons qu'elle trouve exigeants, et ne manque pas une occasion de désavouer les consignes de Mabel. Les rumeurs veulent qu'elle se soit acoquinée avec l'un des jardiniers dont j'oublie aussi le nom.»

En 1928, Mabel décrète le «grand ménage» du manoir. La cuisine est rafraîchie. On y installe une cuisinière au gaz, au grand désespoir de Mary qui convainc sa patronne de lui laisser son vieux poêle à bois. On agrandit les armoires et le garde-manger. On peinture la brique. Alice se rappelle de la couleur appliquée : du vert foncé. Des prélarats neufs brillent dans les deux chambres et dans la petite salle de bains. Aux autres étages, on renouvelle le papier peint et on revernit les parquets. De nombreux motifs architecturaux des plafonds sont alors replâtrés. On ne touche pas au grenier. Alice n'en est plus certaine, mais il lui semble, qu'elle-même, peu de temps après, a repeint sa propre chambre.

Quelque temps avant la mort de Colin, grande agitation au manoir : on creuse pour l'installation d'une petite salle de bains,

au sous-sol, près de la cuisine. La nuit qui s'en suit : tintamarre dans les armoires et le garde-manger. Tout le personnel se mobilise pour la chasse aux rats.

Lancée sur une veine de souvenirs abracadabrants, Alice me parle d'un incendie à la cave. «C'est l'hiver. Colin a fait installer, l'automne précédent, l'électricité dans le caveau à légumes, le cellier et le grand débarras. À quelques jours de Noël, un midi, la fumée envahit les étages. Branle-bas de combat dans tout le manoir : d'où vient cette fumée ? Mabel, affolée, empile ses affaires dans une valise. La cuisinière et l'homme de service courent les pièces à la recherche du foyer d'incendie : court-circuit dans le caveau à légumes. Les tablettes où s'entassent confitures, conserves, marinades, choux, carottes et pommes de terre, flambent. On fait la chaîne avec des seaux d'eau. Plus de peur que de mal. On en est quitte pour un autre grand ménage !»

Peu de temps après, Alice me parle d'un autre incendie survenu vers 1925, cette fois, dans les écuries. Grand chahut dans le petit village de Saint-Hilaire. On évacue les chevaux, on commence à faire de même avec les tableaux et les meubles. Heureusement, tout rentre assez vite dans l'ordre. Un cheval, toutefois, se casse une patte. On l'abat pour lui éviter de souffrir.

Le curé du village recommande alors de placer une médaille du scapulaire dans chacune des pièces du manoir ainsi que dans les bâtiments. La propriétaire s'y oppose carrément. En catimini, le curé remet à Alice les médailles protectrices, qu'elle distribue, à l'insu de Mabel, il va sans dire.

Colin est rarement au manoir. Son travail l'amène à voyager. Quand il revient, il s'adonne à de longues randonnées à cheval, en compagnie de ses deux filles ou avec des amis. Colin a une véritable prédilection pour les chevaux.

Quand Phoebe et Margaret quittent le manoir, elles vont vivre à Montréal et reviennent, surtout pendant l'été, avec leurs époux et leurs enfants.

Juillet 1980

Certains souvenirs ont préséance. Sans doute à cause du soleil qui darde aujourd'hui ses rayons à la fenêtre de l'infirmerie, Alice me parle d'une réception au jardin, du côté de la rivière. «Je crois, dit-elle, qu'il s'agit du baptême de l'un des enfants de Margaret ou de Phoebe. La joie est à l'avenant : musique de chambre, champagne